Le Courrier d'Ottawa.

J. E. Dorion, Redacteur.

Samedi, matin, 31 Janvier 1863

Institut Canadien.

Lecture du Rev. P. Lefebvre.

LE CANADA ET LES ETATS-UNIS.

Le Rev. Père commença par faire quelques considérations sur la situation actuelle des deux pays dont il avait à nous entretenir. Ayant ensuite démontré la probabilité d'une tentative plus ou moins prochaine des Etats du Nord contre le Canada, il se demanda ce que pourrait et devrait faire le peuple Canadien dans l'éventualité d'un conflit.

Deux opinions se sont jusqu'ici manifestées sur ce point. Les uns, et c'est, croit-il, la généralité, soutiennent que nous ne pouvons, sous aucun prétexte, nous dispenser de faire un suprême effort afin de de tenir tête à nos envahisseurs. D'autres, plus soucieux de la tranquilité et de l'intérêt que de l'honneur national, prétendent que toute résistance de notre part étant inutile, le plus sage serait de nous résigner à l'annexion.

Quoiqu'il en soit de ces deux opinions, dit alors le lecteur, je ne puis croire que la dernière soit celle du vrai peuple et des vrais amis du Canada. Le Canadien vraiment digne de son nom peut embrasser une ligne de conduite différente de celle de ses Pères. Or, vous le savez, la coutume de nos Pères n'était pas de se rendre, même lorsqu'affligés par le double fléau de la famine et de l'épidémie; lorsque réduits au plus décourageant abandon, ils avaient à résister encore à autant d'ennemis, à autant de soldats d'élite qu'il y avait d'âmes dans la Colonie.

Du reste, est-il si certain qu'il nous soit tout à fait impossible de résister à nos voisins, supposé qu'ils aient réellement l'intention de nous envahir? Est-il si certain qu'il n'ont qu'à se présenter pour devenir les paisibles possesseurs de ce pays que nos Pères ont défendu par tant de nobles sacrifices?

Pour moi, MM., j'ai l'intime conviction du contraire, et j'ose espérer que vous partagerez mon sentiment si vous voulez bien me permettre de vous présenter un tableau succinct de l'histoire militaire des deux peuples. En voyant, pendant une période de 125 années, le Canada jouer le rôle de David à l'égard de Galiath, vous conclurez avec moi que les peuples pas plus que les individus ne doivent se mnserer à la taille, et que par conséquent notre petit nombre ne doit pas nous faire perdre courage. Nous ne suivrons pas l'orateur dans l'exposé de la lutte plus que séculaire que le Canada a soutenue contre les Colonies américaines. Cette lutte qui s'ouvre en 1689 et se termine en 1813 à la gloire des armes canadiennes, a été présentée par le Rev. Père dans un tableau rapide et complet qu'il faudrait citer en entier.

Quoiqu'il en soit, le récit tant de combats glorieux a été plus que suffisant pour justifier le lecteur d'avoir comparé cette lutte à celle de David contre Galiath. En effet, entre les forces de nos adversaires et les nôtres, il y avait toute la disproportion qui existait entre celles du géant Philistin et celles du berger d'Israël, et néanmoins, pendant 125 années, nous les avons repoussés, nous les avons humiliés, nous les avons vaincus. Or, Messieurs, ce que nous avons fait, je ne vois aucune raison qui prouve que nous ne puissions le faire encore; et c'est ma conviction intime que la guerre éclattant, nous saurons ajouter aux glorieuses pages de notre histoire, des pages qui ne seront pas indignes d'elles.

Je sais que les apparences sont contre nous. Je sais que l'on dit avec une sorte de plausibilité. "Mais comment résister si l'Angleterre ne veut ni ne peut nous porter secours? Et puis, les Canadiens, qui se sont si bien battus en 1812 et en tant d'autres circonstances, ont été enervés par une paix de 50 années, et maintenant ils ne craignent rien tant que d'avoir à combattre. Enfin, comment défendre un pays dont les frontières sont si vastes et ouvertes de tout côté à l'ennemi."

Toutes ces difficultés ne sont pas aussi serieuses qu'elles le paraissent. D'abord, il est faux de dire que l'Angleterre ne veut pas nous porter secours. La preuve en est que l'an dernier, aux premières difficultés suscités par l'affaire du *Trent*, elle nous expédia 12,000 hommes de ses meilleures troupes, et qui dernièrement encore, après le rejet du bill de milice, elle nous envoyait plusieurs bâtiments chargés de provisions de guerre, d'armes de choix et de vêtements pour nos volontaires. Non; l'Angleterre ne peut avoir la pensée de nous abandonner. Car lors même qu'il fût vrai, comme quelques uns de ses journaux le soutiennent, qu'elle n'est liée au Canada par aucun intérêt matériel, il est évident qu'elle doit y tenir par un sentiment de fierté nationale. Elle ne peut l'abandonner sans se marquer elle-même d'un signe d'impuissance aux yeux du monde entier, et sans porter à son système colonial le coup le plus terrible. Cependant, personne n'ignore que c'est sur ses colonies que repose son prestige, son crédit, son influence, sa marine, son commerce et tout. Comment dès lors supposer qu'elle songeât à y renoncer sans y être forcée? Or, je soutiens qu'elle ne peut y être forcée. Elle saura toujours trouver dans le sentiment national, dans ses trésors, dans les ressources infinies de sa politique, le moyen de faire face à l'orage.

Elle a, dit-on, de trop sérieuses préoccupations en Europe pour qu'elle puisse s'occuper de l'Amérique. On oublie alors qu'en 1775, elle devait en avoir aussi puisque, secrétement ou ouvertement, la France combattait contre elle. On oublie également qu'en 1812, Napoléon 1er qui avait subjugué la moitié de l'Europe, devait la préoccuper aussi passablement. Cela l'a-t-il empêchée de défendre ses colonies?

Pour ce qui est du bill de milice, il est vrai, comme le remarquait récemment un de nos écrivains, que l'Angleterre s'en est trop vivement préoccupée, et n'a pas assez fait attention aux circonstances qui l'ont fait tomber. Mais cela ne fait pas que le rejet de ce bill accompagné de ses circonstances prouve quoique ce soit contre notre loyauté et notre courage. Et assurément, notre conduite en 1775 et en 1812, immédiatement après l'administration tyrannique de Craig, est plus que suffisante pour nous justifier. La preuve du reste que l'Angleterre ne s'est pas laissée tromper par les invectives de quelques-uns de ses journaux et de ses hommes d'état, c'est qu'après comme avant le rejet de la mesure, elle a continué à nous envoyer des moyens de nous défendre.

Je suis peiné cependant, MM. de voir qu'en cette circonstance, nos compatriotes aient, par leur esprit de parti, donné à nos adversaires occasion de parler mal de nous. Et puis que l'occasion s'en présente, permettez moi de vous rappeler ce qu'on nous a dit bien souvent et que nous rappelait encore le savant lecteur de jeudi dernier. L'union, voilà ce qui fait la force d'un peuple; la désunion, voilà ce qui fait sa faiblesse. Mais si cette maxime peut s'appliquer à tous les pays, c'est surtout au Canada qu'il convient d'en faire l'application. Je conçois, jusqu'à un certain point qu'il y ait des partis en France et dans les autres pays où la population est homogène, mais je n'ai jamais compris qu'il pût y avoir de partis et de divisions parmi les Canadiens-Français. Etant, comme ils le sont obligés de vivre à côté de nationalités étrangères et souvent hostiles, comment, si leurs forces sont divisées, pourront-ils neutraliser les efforts de leurs adversaires et faire prévaloir leurs intérêts? Messieurs, nous trouverons toujours dans notre intelligence et dans les autres qualités que nous tenons de nos Pères, tout ce qu'il faut pour nous faire une position enviable sur ce continent. Mais, c'est à la condition expresse que nous ferons taire l'intérêt privé, que nous cesserons de disputer sur les hommes et sur les accessoires, pour ne plus considérer que l'intérêt de la nation, et que nous réunirons tous nos efforts afin de former un seul et unique parti, le parti Canadien-Français.

Quoiqu'il en soit, M. M., je ne puis m'empêcher de croire que le danger devenant imminent de la part des Etats-Unis, les partis disparaîtront et tout ce qu'il y a de Canadiens dans le pays, s'uniront dans une sainte ligne, afin de repousser l'ennemi commun. Et n'en ai-je pas une preuve dans ce qui s'est passé l'an dernier. Pourquoi, si nos compatriotes ont les dispositions que certains adversaires leur supposent, pourquoi l'an dernier au premier bruit des hostilités, une si noble enthousiasme s'est il manifesté dans tout le pays?... D'où vient que des compagnies se sont si promptement organisées? D'où vient qu'il s'en forme encore de nouvelles?

Après ces considérations, le lecteur, s'appuyant sur des faits et sur le témoignage de personnes compétentes et désintéressées, fit prompte justice des insinuations calomnieuses que certains personnages, se laissant tromper par des apparences défavorables, font contre la valeur et le courage des Canadiens.

Il est clair, ajouta-t-il, que jouissant, depuis 50 ans, d'une paix profonde, nous ne pouvons avoir la même ardeur que les peuples qui on été constamment engagés dans la lutte. Mais est-ce là une raison de nous qualifier de poltrons?... En 1812, lorsque nous avons pris les armes pour repousser nos envahissenrs, il y avait presque la même période que nous étions en paix, et cependant, l'histoire est là pour prouver que quelques semaines suffirent pour l'organisation de milices nombreuses et puissantes et vous faire cueillir de nobles lauriers. Ce que nous avons fait, nous le ferons encore; le passé nous est un garant de l'avenir.

Mais, dira-t-on, peut-être: En supposant que l'Angleterre nous envoie tous les secours qu'elle peut nous envoyer, et que nous moutrant nous mêmes à la hauteur de notre passé, nous fassions tous les efforts dont nous sommes capables; que peut le Canada contre les 500,000 hommes que le Nord peut verser sur nos plages?.... A cela, je réponds encore une fois que les peuples, pas plus que les individus ne doivent se juger à la taille. Celui qui aurait jugé Napoléon 1er par sa stature, et l'armée de Salaberry par le chiffre de ses soldats, eut assurément porté un jugement bien faux. Je réponds en second lieu, que la victoire n'est pas nécessairement liée à la véritable gloire, et il ne manque pas de faits dans l'histoire où la gloire a été décernée aux vaincus seuls. Qui a jamais songé à donner des louanges aux Perses vainqueurs aux Thermopiles, ou à Cialdini et à ses Piémontais, vainqueurs à Lorette?... Léonidas et Pimodan, au contraire, brilleront à jamais d'une auréole que les siècles ne sauraient flétrir. Et qu'ai-je besoin, compatriotes, d'aller chercher des exemples dans des pays étrangers!..Dites le moi: ceux qui sont morts au champ d'honneur aux Plaines d'Abraham, ne brillent-ils pas, eux aussi, d'une gloire impérissable, et un gouverneur anglais, plein d'admiration pour tant de vertus et de courage, n'a-t-il pas senti le besoin de perpétuer, par l'érection d'un monument, le souvenir des hauts faits de Montcalm?...

En réponse à la dernière objection qu'il s'était proposée, l'orateur fit voir en peu de mots que notre pays était loin d'être aussi difficile à défendre qu'on le croyait; que sa situation au contraire nous servirait au lieu de nous nuire; que nos chemins étant pour la plupart étroits et bordés de bois, il nous serait assez facile de rendre la différence du nombre insignifiante. Et le révérend Père avait, pour appuyer son assertion, un fait bien puissant. On sait qu'en 1812, trentre bucherons, employés par Salaberry, suffirent pour mettre dans le plus grand embarras, l'armée du général Hampton.

Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, avec un de nos écrivains, rappelons nous que nous avons une histoire à continuer, histoire commencée par Cartier et Champlain, et dans laquelle d'Iberville, Montcalm, De Lévis, Salaberry, ont écrit des pages admirables. Rappelons nous que ce serait pour nous, une sorte d'infamie que de ne pas profiter de toutes les occasions que nous pouvons avoir de marcher sur leurs traces. Du reste, nous voulons un jour ou l'autre être un peuple à part; nous voulons vivre d'une vie qui nous soit propre. Dès lors, compatriotes, n'oublions pas que ce riant avenir nous serait fermé pour jamais, si nous venions à faire partie de la grande république en proie en ce moment à de si terribles commotions. Qu'attendre en effet d'une confédération à laquelle six millions d'hommes préfèrent aujourd'hui la ruine et l'extermination!...Quelle perspective, je vous le démande, que celle de devenir le 35me de ce composé hétérogène qui forme le peuple américain!... N'oublions pas ce que nous disait naguère un écrivain aussi sage observateur qu'ami de notre pays.

"Dans l'annexion, je vois l'anéantissement rapide, radical, de tout ce qui reste au Canada de nationnalité française. Quelque résistance que les Canadiens puissent opposer à l'influence des Etats-Unis, leurs mœurs primitives seront absorbées dans le flot des habitudes mercantiles; leur langue s'effacera devant une autre langue; leur drapeau héréditaire devant un autre drapeau; ils deviendront américains. Leur culte auquel l'Angleterre ne porte pas atteinte, sera tourné en dérision, harcelé, attaqué par tous ces inventeurs de nouvelles doctrines, par tous ces prédicateurs fougueux qui tournent contre ce qu'ils appellent l'idolatrie papale. Or, la religion catholique est dans le Canada la clef de voute, le lien le plus ferme de la nationnalité française. C'est elle qui a crée cette colonie, qui l'a éclairée par ses enseignements, ennoblie par ses institutions. C'est elle qui réunit dans un même foi, dans les mêmes souvenirs, des hommes divisés par la politique, et de plus rallie à une partie de la population, les nobles enfants de l'Irlande. C'est à l'église Canadienne qu'on peut appliquer surtout ce mot sublime de M. de Montalenbert: "L'Eglise est plus qu'une femme, c'est une mère." Avec elle, je crois à la perpétnité de la race Canadienne. Sans elle, c'en est fait de tous les vestiges que la France des autres siècles a laissés en ce pays."

Afin d'éviter ces malheurs, Messieurs, sachons nous prêter avec ardeur aux mesures sages que le gouvernement pourrait nous propposer aux fins d'organiser la défense du Pays. Sachons nous imposer avec générosité les sacrifices qui seront nécessaires pour atteindre ce noble but. Fortifions nous en cela de la pensée de nos Pères. Leur conduite est le flambeau qui doit éclairer et dériger la nôtre. En songeant à ce qu'ils ont fait, à l'époque antique où ils ont vécu, apprenons ce que nous devons faire nous mêmes dans le situation présente. Or, vous le avez vu: La vie de nos Pères était une vie toute d'union de devouement, de patriotisme. S'agissait-il de repousser l'ennemi et de soutenir l'honneur de notre drapeau, vous les voyiez aussitôt quitter leurs champs et leurs foyers, se lever comme un seul homme et s'écrier de concert avec l'immortel Moncalm. "Nous combattrons, nous nous sacrifierons, nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de notre colonie." Si nous suivons un si noble exemple MM. nous pouvons entretenir la douce espérance que la victoire ne désertera pas notre drapeau. Néanmoins, n'oublions pas, comme nous le dissions tout à l'heure que la victoire n'est pas essentiellement liée à la véritable gloire, et que si; après avoir fait toute ce qui aura été en notre ponvoir, nous avons le malheur de succomber, nous devons être glorieux de partager le noble sort des héros des Thermopyles et des plaines d'Abraham.

LECTURE DU REV. PERE PAILLIER.

LA POLOGNE ET LA RUSSIE.

(*Suite et fin.*)

Les luttes nombreuses et sanglantes que la pauvre Pologne a soutenue toute seule contre la Russie l'ont épuisée: elle sont qu'abandonnée de tous, elle n'est pas de taille à lutter contre le géant moscovite. Elle a donc renoncé depuis plusieurs années pour reconquérir sa liberté politique et religieuse à s'appuyer sur les moyens humains, tels que le canon, l'insurrection. Elle se contente de protester contre les mesures oppressives dont elle est la victime par des démonstrations pacifiques, par sa résignation, elle se fait de Dieu un allié, réunit ses enfants aux pieds des autels du Dieu de la patrie le conjurant de mettre un terme à ses longues souffrances. Mais que fait le Russe? il choisit pour attaquer ce peuple l'heure où les âmes s'élèvent à Dieu, parce qu'il sait que c'est dans ces moments que les courages et les forces se renouvellent: en voici un exemple. Le 18 août 1861 le bruit se répandit qu'une nombreuse procession venant par pèlerinage au Sanctuaire vénéré de Wilna, avait été arrêtée par la troupe Russe, et que les personnes qui la composaient étaient extenuées de fatigue et mourraient de soif et de faim. Le peuple de la ville se porta en foule au devant de la procession afin de soulager ses frères. Mais il se trouva en face d'une muraille vivante hérissée de bayonnettes. C'était les soldats du général Mazimoff. Ceux qui marchaient les premiers, poussés par les derniers sentaient déjà sur leurs poitrines les pointes des bayonnettes Russes. Une voix sortie du milieu de la foule s'écria: nos frères meurent de faim; allons les secourir malgré la troupe. Cependant le peuple ne céda pas à cette provocation à la violence, mais le colonel Russe Wasileff qui commandait les troupes s'élança à cheval en brandissant un pistolet et s'écria: "En avant, à la bayonnette" chargez: commanda en même temps l'officier des Cosaques, et tous, cavaliers, et fantassins s'élancèrent comme des furieux sur cette multitude désarmée. Les lances, les bayonnettes faisaient de sanglantes trouées: les chevaux heurtaient de leurs poitrails les femmes agenouillées et les écrasaient sous leurs sabots. Cette foule cernée de toutes parts, brisée, écrasée, roulait comme le flot sous le souffle de la tempête, et c'était bien en effet une tempête armée qui passait sur elle. Voilà le fait dépouillé des détails hideux qui l'accompagnaient; mais ce qu'il y a de plus infâme dans ce lâche attentat à la vie des nombreuses et innocentes victimes; c'est que cette procession n'était qu'une fiction un faux bruit que la police faisait circuler la présence des soldats n'était qu'un guet-à-pent, on voulait provoquer le peuple Polonais et verser son sang. On trouve chez les autorités Russes des vexations continuelles afin de porter le peuple à des violences et de se procurer ainsi l'occasion d'exercer d'horribles représailles. C'est ainsi qu'un colonel de régiment Russe avait envoyé une troupe de soldats avec sa musique jouer et danser la *Citchka*, danse Russe des plus obscènes devant une statue de la Vierge au pied de laquelle plusieurs personnes se réunissaient le soir pour chanter l'hymne favori: *Boze coś Polskę, Dieu protège la Pologne*. Ces provocations ces insultes au sentiment religieux se multiplient tous les jours et montrent la mise en œuvre d'un système calculé pour pousser le peuple aux extrêmes. *La Pologne n'est pas morte tant que nous vivrons* telles sont les premières paroles d'un chant très populaire composé par le général Dombrowski, les Russes l'ont travesti et chantent: Les Polonais ne sont pas morts mais nous le tuerons. Les courriers arrivés de Pologne il y a 14 mois nous apportèrent le recit de nouvelles horreurs et je ne puis mieux terminer cette soirée qu'en vous en donnant une courte analyse. Le général Lambert français d'origine et de nom, mais dont le corps et l'âme sont vendus au despote Russe peut révendiquer l'honneur d'avoir inaugure un nouveau supplice à Varsovie: l'interdiction de la prière, le lundi 14 octobre la proclamation de l'état de Siége fut lancée contre la ville: malgré cela aucun contre-ordre ne fut donne pour le service commémoratif de la mort de Kosciusko, et dès le matin les magasins fermés et la foule qui se dirigeait vers les Eglises étaient de sûrs indices que toute la population avait répondu à l'appel. Les services funèbres commencerent à 10 heures à la Cathédrale Mgr. Benjamin officiait pontificalement. C'était surtout dans cette Eglise que la foule s'était portée, toutes les classes de la société y étaient représentées, quand l'office fut terminé, l'assistance toute entière entonna le Bozе cos Polske... Dès le commencement de la cérémonie des officiers et des sous-officiers à cheval étaient portés près des Eglises. Aussitôt que les chants retentirent; des courriers partirent dans toutes les directions et quelques instants après, les Cosaques et les Tcherkesses accoururent au galop et l'infanterie au pas gymmastique. Les églises furent cernées et ceux qui se presentaient pour entrer furent saisis frappés et menés à la Citadelle. Ces faits se passaient en même temps à la Cathédrale et aux autres Eglises de la ville. A la Cathédrale toutes les issues étaient gardées et il ne fallait pas songer à fuir. Alors commença cette longue captivité de plus de 20 heures. Pendant que plusieurs milliers de citoyens étaient ainsi retenus prisonniers les troupes, les Cosaques surtout, balayaient comme un ouragan, les rues et les places publiques. Ce n'étaient plus les soldats d'une nation civilisée mais des sauvages ivres, altérés de sang et de pillage. Ils couraient au travers des rues, hurlant, injuriant, frappant à coups de fouet les femmes et les enfants, ne s'arrêtant que pour piller, déchirer un vêtement de deuil, jetter une injure, donner un coup, puis repartant pour aller frapper voler et injurier plus loin. C'était hideux. Les soldats étaient lancés en avant, on leur avait donné carte blanche, sauf les coups de feu qui étaient défendus. Tous les soldats couraient les rues sans qu'un officier les commandât: ils étaient livrés à leur instinct brutal. Quel aspect pour une capitale ne retentissant que des vociférations des bourreaux et des plaintes des victimes! Deux Eglises cernées par les troupes et près de 4000 personnes enfermées depuis 10 heures du matin et frémissant aux hurlemens sinistres et aux menaces de mort que profere derrière les portes une soldatesque avide de sang et de pillage. La nuit venait avec ses ténèbres effrayantes; la faim et la soif ajoutaient leurs tourments à toutes ces horreurs. Dans la Cathedrale on alluma des cierges sur l'autel et autour du Catafalque. Ces tentures noires, cette funèbre décoration donnaient à cette scène un aspect encore plus lugubre et toute cette foule en deuil, pâle, inquiète, semblait dans cette nef à peine éclairée une assemblée des 1er chrétiens se cachant pour enterrer leurs morts et croyant entendre à tout instant retentir le pas des cohortes de Dioclétien. Ce fut vers le soir que les soldats reçurent l'ordre d'en finir. Ils commencèrent à ébranler les portes à coups de crosses. Pendant ce temps les malheureux chantaient des hymnes et priaient. Les femmes brisées de fatigue s'étaient étendues sur des tapis. Quelques médecins parcouraient la foule soulageant de leur mieux ceux que la faim et la lassitude accablaient. Enfin aux premières heures du matin: les grilles et les portes de chêne cédèrent sous les coups redoublés, et une masse effrénée se rua dans le sanctuaire le fusil à la main, l'injure et le blasphème à la bouche. Représentez-vous, près de 2000 personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards frappés, foulés aux pieds; les vases sacrés sont renversés, l'argent les bijoux tombent aux mains des Cosaques les plus avides mais je m'arrête: il est des scènes que la plume se refuse à décrire. Les soldats ont reuni leurs prisonniers au milieu de la nef, les femmes se cramponnent à leurs maris, à leurs frères, on les repousse, on leur rend une liberté dont elles ne veulent pas; elles se retirent enfin épuisées, sanglantes, les vêtements en lambeaux. Les hommes sont emmenés par petits groupes jusqu'à la citadelle, le long du chemin les Cosaques les insultent et les frappent encore. Le 24 octobre dernier c'est-à dire quelques jours après ces horreurs le général Lambert était rappelé et le général Soukozanett appelé par le télégraphe accourait à Varsovie pour l'y remplacer. Il annonça son arrivée dans cette ville par une de ces scènes dignes de figurer dans les annales d'un peuple barbare. Cosaque et Tcherquesse galopaient à l'entour de sa calèche découverte et enlevaient à coups de lances les chapeaux et les bonnets de ceux qui ne saluaient pas assez vite. Voilà où en étaient les affaires en Pologne il y a quelques mois.

Jeudi soir le Dr. Dorion donnait sa lecture devant un nombreux auditoire sur "les bonnes et les vieilles habitudes canadiennes et l'amour de la Patrie"—se réservant de traiter plus tard la dernière partie du sujet promis qui avait trait aux "moyens de conserver nos institutions nationales et religieuses."—Nous donnerons une analyse de cette lecture dans notre prochaine feuille.

☞ Mercredi soir avait lieu le bal de la St. Patrice au Théâtre de cette ville. Près de 80 couples étaient présents. Les membres de la Société St. Patrice ont du être satisfaits du résultat de ce bal.

☞ La revue des évenemens de 1862, que nous avons publiée il y a déjà quelque temps, appartient, parait-il, à la *Gazette de Sorel*.

Vous l'allocution prononcée par notre St. Père le Pape, le jour de l'An, après que le général de Montebello eut pris la parole et exprimé en quelques phrases bien sentiesle profond respect et le dévouement sincère dont l'armée d'occupation se trouve animée envers sa personne sacrée:

Je suis très-sensible aux vœux que M. le général vient de m'exprimer au nom de l'armée. Je les reçois avec une affection toute paternelle. Je suis heureux de la circonstance qui me permet de dire à l'armée française que je la remercie de la manière dont elle agit près de ma personne.

L'armée française est illustre par son courage et par ses succès; mais sa plus grande gloire est, je puis vous le dire, la mission que vous a confiée votre empereur de défendre le vicaire de Jésus-Christ en ma personne—car, tout indigne que je sois, c'est moi qui en occupe la place en ce monde—et de le défendre contre les ennemis de Dieu.

C'est vous, mes enfants, qui gardez la ville destinée, de toute éternité, à être la résidence du vicaire de Jésus-Christ, cette ville embaumée du sang des martyrs, sanctifiée par les cendres de tant de saints et dont des hommes pervers—qui prétendent n'attaquer que le pouvoir temporel du vicaire de Jésus-Christ, mais qui voudraient le priver de tout pouvoir spirituel—voudraient faire, les malheureux! la capitale de je ne sais quel royaume impossible. Non, cela ne sera pas. Vous êtes là, mes enfants, et vous éloignerez les suppôts de l'enfer.

Dieu, l'orsqu'il a crée la terre et les mers, a dit aux flots impertueux de l'Océan: Vous irez jusqu'ici, mais pas au-delà. C'est là votre mission, mes enfants. Vous êtes ici pour empêcher que les hommes impies, ennemis de l'Eglise, qui emprisonnent les saints évêques et les prêtres dans toute l'Italie, qui jettent sur le pavé des rues, dans le dénûment le plus affreux, de saints religieux et religieuses dont la vie était consacrée au service du Seigneur, n'aillent pas plus loins Vous leur dites: *Vous n'irez pas jusqu'au St. Père!*

Soyez donc bénis!

Je suis content de pouvoir vous donner, en ce jour, ma bénédiction. Je bénis votre empereur.—Je bénis l'impératrice.—Je bénis toute la famille impériale et surtout le jeune prince auquel je suis tout particulièrement attaché par un lien spirituel.

Je bénis toute la France, votre patrie, vos familles vos amis, l'épiscopat, le clergé, tous les millions de bons catholiques de France et de l'univers entier qui m'ont témoigné tant vénération et tant dévouement dans mes amères tribulations.

Oui, je benis tous les citoyens du monde.

Et pourquoi ne m'est-il pas donné de benir aussi les impies!.....(D'autres versions portent: Mais pourquoi ne pas bénir même les impies et les révolutionnaires?..)

Le sainte Ecriture nous apprend que le saint patriarche Jacob lutta toute une nuit contre un adversaire inconnu sans pouvoir le vaincre. Le jour venu, il reconnut que c'était un ange. Il s'écria alors: "Oh! mon ange, je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez béni." *Non dimittam te nisi benedixeris mihi.*

Que la miséricorde de Dieu, qui est grande, leur dessille les yeux et leur fasse connaître qu'ils combattent, eux aussi, contre des anges qui ne désirent que leur bonheur, qui n'aspirent qu'à les voir marcher dans les voies du bien!

Les yeux tournés vers le ciel, je vous bénis au nom de Dieu le Père tout-puissant, au nom de Jésus-Christ, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête.

Je vous benis au nom du Saint-Esprit.

Je vous bénis enfin au nom de la sainte Vierge Marie près de laqu'elle j'intercède pour qu'elle vous obtienne toutes les grâces et les faveurs divines."

Il serait dificile, ajoute le correspondant de Rome du *Journal des Villes et des Campagnes*, de vous dire l'impression profonde que ces paroles ont produite sur l'esprit de MM. les officiers français. Le saint-Père était visiblement ému, et son émotion était largement partagée par ses auditeurs. Un officier me racontait qu'il était impossible de peindre l'accent plein de dignité, de bonté du Souverain Pontife, la majesté et la douceur de son regard, la tristesse et l'amour de sont cœur lorsqu'il prononça ces paroles: *Et pourquoi ne m'est-il pas donné de bénir aussi les impies?* de meme que l'on ne saurait dire les tressaillements qui firent vibrer tous les cœurs lorsque le Pape, après avoir devoilé les ténébreux projets des ennemis de l'Eglise, s'écria en tendant les bras vers l'assemblée: *Mais vous êtes là, mes enfants. et vous éloignerez les suppôts de l'enfer* ..... Vous leur direz: *Vous n'irez pas jusqu'au Saint-Père!*

L'armée française conservera longtemps le souvenir et l'impression de cette heureuse journee.

☞ Sa Grandeur Mgr. d'Ottawa a laissé cette ville jeudi. Mgr Gnignes doit visiter les missions du diocèse.

☞ Demain aura lieu la bénédictionde la nouvelle église d'Aylmer.

Les membres de la commission des bâtisses d'Ottawa ont laissé cette ville hier.

☞ Etes-vous fatigués de demeurer en ville?—allez vous reposer au *Mile-End*, à l'hôtel "*Beaver Hall.*"

☞ Des courses auront lieu au *Mile-End* mercredi le 4 février.

L'Hon. M. J. O. Bureau a accepté le portefeuille du Secrétaire-Provincial.

—Nous avons reçu la livraison de Janvier de cette intéressante publication appelée *Les Soirées Canadiennes* qui contient un magnifique petit poëme par Adolphe de Puibusque, intitulé "Stadacona," et le commencement d'une étude des mœurs canadiennes par M. J. C. Taché.

—Le *Mercury* annonce que des arrangemens ont été pris pour établir un bureau de télégraphe dans l'enceinte législative.

—L'honorable M. Galt vient de doter le collége St. François, à Richmond, d'une somme de $400 qui devra être employée à aider les étudiants de mérite qui se trouveraient dans le besoin.

☞ Le grand concert de la Société St. George doit avoir lieu le 10 du mois prochain. Le programme promet beaucoup.

Soupçon de Meurtre.

—Il y a deux ans, M. H. Harvey allait s'établir au lac Nippissing, à trois milles de la tête du lac à la Truite. Animé du même courage que tous les hardis pionniers de nos townships, il était à la fois cultivateur et chasseur. En cette dernière qualité, il alla s'établir chez une tribut de sauvage du voisinage. Il y a un an il se maria, et la femme alla partager la fortune de son mari dans les bois. Ils furent vus pour la dernière fois l'automne dernier, la femme était alors dans un état de grossesse assez avancé. Il paraîtrait que le lendemain de Noël, Harvey prit son fusil et partit pour une excursion de chasse assurant à sa femme qu'il serait de retour vers midi. Il fut suivit une demieheure après par un garçon sauvage, le seul serviteur de la maison. Dix jours après cet évènement le beau-frère arrivait pour voir sa sœur. En entrant dans la cabane il la trouva mourante de faim et de douleur, à ses côtés gissait un enfant nouveau né mort de froid: pas un seul morceau de bois dans la maison. Ni Harvey ni l'engagé n'étaient revenus. On pense que Harvey a été assassiné vû la disparution du petit sauvage.

ANECDOTES.

LACONISME DU MARÉCHL DE SAXE.—Le maréchal de Saxe mettait quelque fois beaucoup de laconisme dans sa correspondance militaire; en voici un exemple: Pour engager le marquis de Courtvron à contenir, avec six cents hommes, quatre mille Croates enfermés dans une forteresse de la Bohême, il se contenta de lui écrire: "A l'homme de cœur courtes paroles: qu'on se batte, arrive."

* * *

M. PRUDHOMME LE MAL NOMMÉ.—Prudhomme, procureur, fit une démarche un peu contraire à la probité; M. Le Camus, lieutenant civil, lui dit: "Prudhomme, ou changez de nom, ou changez de conduite."

* * *

L'EXCUSE D'INTENTION.—Le fameux Lully, entendant dans une église de Paris un air d'opéra qu'il avait, et auquel on avait ajusté des paroles latines, dit tout haut: "O mon Dieu! je vous en demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous."

* * *

L'HABILE MÉDECIN.—Un médecin disait avec emphase, et un parfait contentement de lui-même: "C'est moi qui ai guéri feu M. de B***, feu madame de T***, feu madame S***."

* * *

LA CRUCHE.—M*** disait d'un sot sur lequel il n'y avait pas de prise: C'est une cruche sans anse.

Nouvelles des Etats-Unis.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE.

"Nos armées, dit le *World*, sont partout en mouvement, et l'on peut s'attendre à recevoir la nouvelle de batailles décisives livrées a la fois sur tous les points du théâtre de la guerre."

C'est d'abord Burnside qui, probablement à l'heure qu'il est, a traversé le Rapahannack au-dessus de Fredericksburg: peut-être le passage a-t-il été disputé, mais il est plus vraisemblable que *Lee*, affaibli par le départ des forces qu'il a envoyées dans la Caroline du Nord et le Tennessee oriental, se retira vers le Rapidan ou la rivière North Anna, dont les bords ont été depuis longtemps fortifiés.

Au Sud de Richmond, l'armée de Foster, forte d'au moins 50,000 hommes, est sans doute en marche sur Goldsboro et Wilmington; une flotte de navires cuirassés concourra à l'attaque de cette dernière place. Peut-être les confédérés, ne pouvant avoir facilement raison des canonnières, ne défendront-ils pas longtemps Wilmington, mais ils lutteront avec acharnement pour la posession de Weldon, de Goldsboro et de tous les point qui assurent la sécurité du réseau de leurs chemins de fer intérieurs.

Dans le Tennessee oriental, *Longstreet* livrera bintôt bataille à Rosencranz. Il n'est pas croyable que le confédéré ait amené avec lui 30,000 hommes de renforts, comme on l'a dit, par un chemin de fer récemment endomagé par Carter: mais, quoi qu'il en soit il doit avoir reçu de M. Davis l'ordre péremptoire de deloger les féderaux, s'il le peut du Tennessee central.

En même temps, le général Banks et l'amiral Farragut doivent être à l'œuvre devant Port Hudson, et l'expédion de Vicksburg va être recommencée sur une plus large échelle, par une armée composé d'au moins 100,000 soldats de l'Ouest, sous les ordres immédiats du général Grant.

A ces mouvements d'une importance majeure il faut ajouter l'entreprise dirigée contre Galveston et d'autres expéditions de moindre importance le long des côtes et dans l'Arkansas.

Extraits d'une lettre reçue d'un Canadien Français, soldat dans l'armée du Potomac.

Armée du Potomac,
Camp près de Falmouth.

. . . . . .

J'ai assisté aux dernieres grandes batailles. Je n'ai reçu qu'une légère blessure à la tête à la bataille de Frederickburg. Je vous assure que l'engagement a été chaud. Je ne puis me l'expliquer que difficilement mais je dois vous dire qu'il manque de notre côté (côté du Nord) quelque chose, pas parmi les soldats, car nous sommes dociles au commandement, mais parmi les officiers supérieurs. Le fait est que nous n'avons pas assez de confiance dans nos chefs, il faut ajouter aussi que le gouvernement les change si souvent que nous n'avons pas le temps de nous attacher à eux, pas même quelque fois les connaitre. Il y a eu du mécontement au sujet de la paie. De pauvres pères de familles qui n'ont que cet argent pour faire vivre femme et enfants, ont été des mois entiers sans recevoir un sou. Cet état de chose est bien triste et bien affligeant, et je crois à la rumeur que quelques régiments ont voulu abandonner le terrain et s'en retourner dans leurs foyers; mais on a pu, me dit-on comprimer à temps cette révolte contre l'autorité.

Des officiers sont partis, ayant obtenu, nous disait-on, un congé d'absence, mais la vérité est qu'on les renvoyait à cause de leur influence sur les soldats.

. . . . . .

Le soir de la bataille d'Antietam en déroulant ma couverte deux balles sont tombées à mes pieds; elles avaient été tirées lors de notre retraite et l'épaisseur de cuir de l'havresac et de la couverte m'ont sans doute sauvé la vie.

. . . . . .

Voilà deux fois que j'envisage la mort, et je frémis encore. J'ai toujours devant moi l'image du champ de bataille. A Fredericksburgh j'étais entouré de morts et de blessés, et j'étais à côté d'un compagnon d'armes, nommé Hilton, lorsqu'une bombe est venue le couper en deux: inutile de dire qu'il est mort instantanément. Je vous avouerai bien que malgré ma *petite bravoure*, mon courage me laisse, car il n'est pas soutenu par l'espérance. Mort, tout est fini, mais blessé on est enfermé dans un hopital qui regorge déjà de malades, et s'il faut en croire la rumeur l'on y meurt encore plus misérablement que sur le champ de bataille. Je dois vous dire que je commence à être fatigué de la *Musique française* (le canon). On s'attend tous lesjours à prendre notre revenche, car à l'heure où je vous écris arrive, dit-on, l'ordre de marcher à l'ennemi. Quel sera le résultat de ce mouvement? Je ne veux rien prédire, mais nous n'espérons point dans la victoire. Les soldats du Sud se battent comme des Zouaves français. Je dois ajouter que la balle de l'ennemi a une certaine considération pour les Canadiens, car elle les menage. La prière du matin est peut-être au fond de cela; quant à la prière du soir, succombant de fatigue, nous avons à peine donné notre âme à Dieu et pensé à une vie meilleure si nous succombons le lendemain, que la paupière se ferme malgré nous. Les Yankees, eux ne pensent qu'à la date à laquelle va finir leur eng